



Cahier II

Les patois valaisans

Laure Grüner
(sous la direction d'Andres Kristol)

Académie suisse
des sciences humaines et sociales

Schweizerische Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften

Publication dans le cadre des vocabulaires nationaux et du projet prioritaire
«langues et cultures».

© 2010 Académies suisse des sciences humaines et sociales
Hirschengraben 11
Case postale 8160, 3001 Berne
Tél. 031 313 14 40, Fax 031 313 14 50
sagw@sagw.ch
<http://www.sagw.ch>

a⁺ Membre des
Académies suisses des sciences

Introduction

Manuela Cimeli

Le deuxième fascicule de la série «Vocabulaires nationaux» est consacré aux parlers traditionnels, aux «patois» du Valais romand. Les patois de la Suisse romande – à l’exception de ceux du canton du Jura – appartiennent à la langue que la recherche linguistique appelle «francoprovençal». Le francoprovençal est une langue latine qui se distingue profondément du français, autant que le romanche ou les dialectes tessinois. Par l’adoption du français commun en Suisse romande, les parlers francoprovençaux traditionnels ont cependant été refoulés; à l’heure actuelle ils ne survivent plus qu’en Valais et en Gruyère.

Laure Grüner, étudiante de linguistique historique et philologie française au niveau master, a réalisé cette publication, sous la direction scientifique d’Andres Kristol, professeur ordinaire de linguistique historique du français et de dialectologie gallo-romane et directeur du Centre de dialectologie à l’Université de Neuchâtel.

Après avoir effectué un stage de rédaction auprès du *Glossaire des patois de la Suisse romande* dans le cadre de ses études de master, Laure Grüner a pu s’appuyer sur la documentation scientifique disponible au *Glossaire* pour écrire le cahier de cette série. Le *Glossaire*, rattaché à l’Université de Neuchâtel depuis 2008, rend de précieux services. Il documente depuis 1899, en tant qu’un des quatre Vocabulaires nationaux de la Suisse, le patrimoine linguistique romand. Il décrit le vocabulaire des patois romands tel qu’il se présente dans les nombreuses sources écrites et dans son richissime fichier lexicographique et toponymique. L’ouvrage se caractérise par une triple perspective: une ligne diachronique qui s’étend du bas moyen âge à l’époque contemporaine. Une perspective pluridialectale qui couvre toutes les variantes formelles et sémantiques que revêt un mot dans les différentes régions et dans les localités individuelles. Finalement, une troisième perspective est le commentaire scientifique critique des données exposées.

La parution régulière des fascicules du *Glossaire des patois de la Suisse romande* est le fruit d’un méticuleux travail de recherche et de documentation.

Nous sommes très heureux que cette collaboration fructueuse aboutisse à une publication qui offre au lecteur des informations générales sur le patrimoine linguistique de la Suisse romande et qui met en évidence la situation particulière des patois romands du Valais.

Avant-propos

Andres Kristol, Centre de dialectologie et d'étude du français régional, Université de Neuchâtel

Le langage *romand*, langue que la recherche linguistique appelle *francoprovençal*, est une langue spécifique et aussi différente du français que le romanche ou le catalan. Ce parler traditionnel de la Suisse occidentale qui a donné son nom même à la Suisse *romande*, langue incomprise dans sa nature et sacrifiée il y a longtemps déjà sur l'autel d'une soi-disant modernité, se trouve actuellement sur la liste rouge des langues les plus menacées de la biodiversité linguistique du genre humain.

Il est sans doute trop tard pour corriger les erreurs de ceux qui, au XIX^e siècle, ont cru bien faire en interdisant aux enfants romands de parler patois à l'école et dans la cour de récréation. Il est vrai aussi que toutes les langues humaines se développent, puis disparaissent un beau jour, pour différentes raisons. Néanmoins, à l'heure où la Suisse vient de signer la convention du patrimoine immatériel de l'UNESCO, il n'est certainement pas trop tard pour s'intéresser à cet aspect de notre patrimoine linguistique et pour découvrir la véritable richesse de cette langue méconnue.

Si la recherche linguistique est évidemment incapable de «sauver» une langue – seules peuvent sauver une langue les personnes qui la parlent et qui la transmettent aux générations suivantes – elle a le devoir de la documenter et d'en préserver le souvenir. Elle assure ainsi l'accès à un savoir très spécifique pour les générations futures qui cherchent à comprendre les textes et les documents de notre passé. En ce qui concerne le vocabulaire du langage romand, ce travail de mémoire est entrepris depuis plus d'un siècle par le magistral *Glossaire des patois de la Suisse romande*, l'un des quatre vocabulaires nationaux de la Suisse, financé par la Confédération et accompagné scientifiquement par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales. Mais, comme on le verra dans cette brochure, une langue humaine n'est évidemment pas faite d'un vocabulaire seul. Chacune possède son inventaire spécifique de sons, sa propre grammaire qui la rend unique – et ses propres productions artistiques.

N'ayant jamais fait l'objet d'une codification de nature «académique» et n'ayant jamais joui, dans l'histoire, d'un ensei-

gnement scolaire suivi, le *francoprovençal* est resté une langue dialectalisée, fortement diversifiée d'une région à l'autre, et souvent d'un village à l'autre. Cette diversité interne est particulièrement forte dans les parlers du Valais romand qui, dans les différentes vallées latérales du Rhône, ont longtemps vécu dans une quasi-autarcie. Grâce à leur isolement mutuel, les différents parlers valaisans ont souvent puisé différentes manières de dire dans leur fonds latin commun, au point qu'il était (et qu'il est) parfois difficile aux locuteurs issus de différents villages de se comprendre mutuellement.

À l'heure actuelle, cette riche diversité se conserve encore dans la dernière génération de locuteurs natifs du francoprovençal valaisan – tous bilingues évidemment et parfaitement francophones – que l'on rencontre encore dans la plupart des communes montagnardes du Valais romand. C'est à la découverte de cette réalité complexe que nous convions les lecteurs de cette brochure, consacrée à la gloire, à l'illustration et au souvenir de notre langue traditionnelle.

Remerciements

Mes remerciements les plus chaleureux vont à Raphaël Maître, rédacteur au *Glossaire des patois de la Suisse romande*, pour son assistance précieuse et ses relectures attentives.

Note préliminaire

Tous les exemples en patois cités dans cette brochure sont transcrits dans la *graphie commune des patois valaisans*, récemment créée à la demande du conseil du patois et publiée dans *L'Ami du Patois*, année 36, n° 143 (septembre 2009), p. 93-103. Les principes de cette graphie sont également disponibles sur internet à l'adresse: http://www.wikivalais.ch/index.php/Graphie_commune_pour_les_patois_valaisans

Les caractères utilisés ont la même valeur qu'habituellement en français. Exemples: «u» se prononce comme dans *cru* en français: *mu* «mûr» (Riddes); «ou» comme dans *coupe: fou* «pigeon sauvage» (Évionnaz); «ch» comme dans *vache: cha* «sac» (Lourtier); «z» comme dans *zèbre: za* «déjà» (Évolène). Dans les mots de plus d'une syllabe, c'est toujours la dernière voyelle garnie d'un signe typographique qui porte l'accent du mot: *zoèno* «jeune», *bèrjyèra* «bergère» (Hérémente).

Les patois

Qu'est ce qu'un patois?

Ce qui compte pour le non spécialiste des sciences du langage, «*c'est de voir qu'à l'école son parler n'a pas de place, ni dans les journaux, ni à la télévision, il conclura donc que ce parler n'est pas une langue, mais un patois, ou bien sous d'autres cieux, un créole. Et à la question «pourquoi dites-vous que ce que vous parlez n'est pas une langue?»*», la réponse sera «*parce que ça n'a pas de grammaire*». (Andrée Tabouret-Keller 2001: 84).

Un patois est une langue qui n'est ni corrompue, ni vulgaire. Les patois ne sont pas une détérioration du français, mais sont tout comme lui des *langues romanes*, c'est-à-dire issues du *latin* après des siècles d'évolutions. Les patois possèdent toutes les structures nécessaires à la communication (vocabulaire, grammaire). Si on s'imagine que les patois ne s'écrivent pas, c'est par méconnaissance des documents qui nous sont parvenus à ce jour, comme des correspondances, des pamphlets politiques, et c'est en outre négliger la littérature patoise d'hier et d'aujourd'hui.

On dira d'une langue qu'elle est un *patois* non pas en fonction de critères linguistiques, mais par habitude culturelle. Par exemple, la langue qu'on appelle le français est une variété de la langue d'oïl, employée par la haute société parisienne; elle fut imposée en France par le gouvernement au moment de la Révolution, aux dépens des autres variétés de langues présentes sur son territoire (comme l'occitan ou le breton). Le prestige du français est dû à la puissance sociale des personnes qui l'ont employé, et non à une supériorité linguistique:

«Il faut donc bien comprendre que non seulement les patois ne sont pas du français déformé, mais que le français n'est qu'un patois qui a réussi.» (Henriette Walter 1988: 16)

Les linguistes considèrent souvent avec humour les patois comme des langues *sans armées*, c'est-à-dire qui n'ont pu se répandre par une colonisation (humaine ou culturelle) sur de vastes territoires. C'est pourquoi on définit souvent un patois comme une

langue parlée par une petite communauté, ou qui a subi une dévalorisation sociale par rapport à une langue de prestige.

Patois, dialecte, idiome...

Les francophones disposent d'une multitude de termes pour désigner différents types de langues. Or ces dénominations (*patois, dialecte, idiome...*) sont souvent appuyées sur des traditions idéologiques et non sur des principes linguistiques. Le patois fribourgeois est une langue, au même titre que le dialecte picard: ils sont tout deux issus du latin et ont connu leurs évolutions propres. Les appeler *patois* ou *dialecte* n'est qu'une question d'habitude. Dans cette étude, le terme de *patois* sera conservé puisque c'est ainsi que les Valaisans patoisants appellent leur langue, et qu'en Suisse romande ce terme n'est habituellement pas dépréciatif. Quant à *idiome*, ce terme a surtout été utilisé avant le XIX^e siècle pour désigner l'ensemble des langues autres que le français sur le territoire de la France; il a aujourd'hui presque disparu.

Le territoire galloroman: langue d'oïl, langue d'oc, et franco-provençal

Entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., l'Empire romain a conquis l'ancienne Gaule, dont faisait partie la Suisse. Les populations celtiques résidant sur ce vaste territoire, telles que les Helvètes, ont progressivement abandonné le celtique pour ne pratiquer plus que le latin. Au V^e siècle, certains peuples germaniques, en particulier les Burgondes, ont migré sur le territoire suisse romand (selon la recherche historique et linguistique actuelle, le terme d'*invasion barbare* ne se justifie plus, voir Michel Rouche 2003: 26). Ils ont appris, puis pratiqué le latin en s'intégrant à la population locale. Aussi leur langue germanique n'a-t-elle pas laissé de traces importantes, et la Suisse romande est restée de tradition latine, au contraire de la Suisse alémanique. Comme dans l'ensemble de l'Empire romain, le latin de l'ancienne Gaule a évolué au fil du temps; et s'est diversifié en trois langues distinctes: au Sud la *langue d'oc* ou *occitan* avec ses grandes formes régionales, au Nord la *langue d'oïl* (ou *langue d'oui*), dont le français est la variété la plus prestigieuse, et à l'Est le *franco-provençal*.

Les patois valaisans font partie de l'aire linguistique francoprovençale. À l'encontre de ce que cette appellation laisse penser, cette langue n'est pas un mélange de français et de provençal, mais bien une langue à part entière, dont les premiers traits caractéristiques sont documentés dès les VI^e-VII^e siècles. Jusqu'au XIX^e siècle, les personnes parlant cette langue n'ont pourtant jamais développé de conscience linguistique commune: la langue parlée entre Neuchâtel, Grenoble, Aoste et Montbrison n'avait pas un nom bien à elle, mais selon l'endroit s'appelait *romand* ou *romans*, *savoyard* ou simplement *patois* (voir René Merle 2010). Ce n'est qu'en 1874 que le linguiste italien Graziadio Isaia Ascoli donna à l'ensemble des variétés de cette langue son nom scientifique: le franco-provençal, aujourd'hui écrit sans trait d'union. La proposition d'appeler le francoprovençal «arpitan» reste controversée par les scientifiques depuis son apparition dans les années 1970: dans sa volonté unificatrice, ce terme ne correspond pas aux réalités linguistiques très disparates qui caractérisent le domaine francoprovençal.



Carte d'après Gaston Tuailon 1972, p. 337

Les patois en Suisse romande

Patois ou français régional?

«Au contraire de ce qui s'est passé dans les trois autres régions linguistiques [alémanique, romanche, tessinoise], en Suisse romande, la tradition vernaculaire a presque entièrement disparu. C'est la seule communauté suisse dont le comportement linguistique s'est aligné, à peu de choses près, sur celui de ses voisins étrangers.» (Pierre Knecht 1985: 127)

En Suisse romande, depuis le Moyen Âge et jusqu'au début du XIX^e siècle, les patois francoprovençaux et jurassiens étaient la langue quotidienne, connue et utilisée par toutes les classes sociales. Parallèlement, la connaissance puis la pratique écrite et orale du français se sont introduites progressivement sur le territoire suisse romand dès le XIII^e siècle. Par son prestige, et par l'enseignement, le français s'impose comme la langue de culture et sa maîtrise est une condition de réussite sociale. C'est au XIX^e siècle que les patois cessent rapidement d'être la langue maternelle d'une partie grandissante des Suisses romands (voir le paragraphe *Disparition et sauvegarde des patois valaisans* p. 32).

Aujourd'hui, la plupart des Suisses romands sont conscients que leur variété de français diverge à certains égards du français standard. Au-delà de l'accent – chaque région de la francophonie a le sien – «*le français régional de Suisse romande est surtout un fait de vocabulaire*» (Pierre Knecht 1979: 253). Les mots typiquement locaux, que les linguistes appellent «régionalismes», sont souvent ceux qui ne disposent pas d'équivalent en français standard. Ce phénomène s'explique surtout par l'influence du cadre de vie: par exemple, le terme de *civiliste*¹ est utilisé en Suisse romande pour désigner un homme effectuant un service civil en remplacement du service militaire; cette réalité n'existant pas dans d'autres pays de la francophonie, le mot *civiliste* est un régionalisme suisse. Dans la conversation de tous les jours, les régionalismes ne représentent qu'une petite partie du lexique employé par les Suisses romands (voir Giuseppe Manno 1993).

Certains régionalismes du français de Suisse romande ont été empruntés directement aux patois:

<i>Carnotset</i>	vient de <i>karnotsè</i>	local rustique où l'on invite des amis à boire un verre
<i>Crousille</i>	vient de <i>krouzëlye</i>	tirelire
<i>S'encoubler</i>	vient de <i>s'ènkoblyâ</i>	trébucher ²

Accumuler volontairement un maximum de régionalismes au sein d'une même phrase est un jeu de langue couramment pratiqué, mais il ne faut pas confondre le patois avec un français coloré de vocabulaire régional. Par exemple, le mot de français régional *boille* (de *bólye*³ «grand bidon à lait») présent dans une phrase française ne suffit pas à la rendre patoise, comme le montre cet exemple d'Évolène:

I fô pâ lavâ leu boïlye aoué d'ïoue tûda.

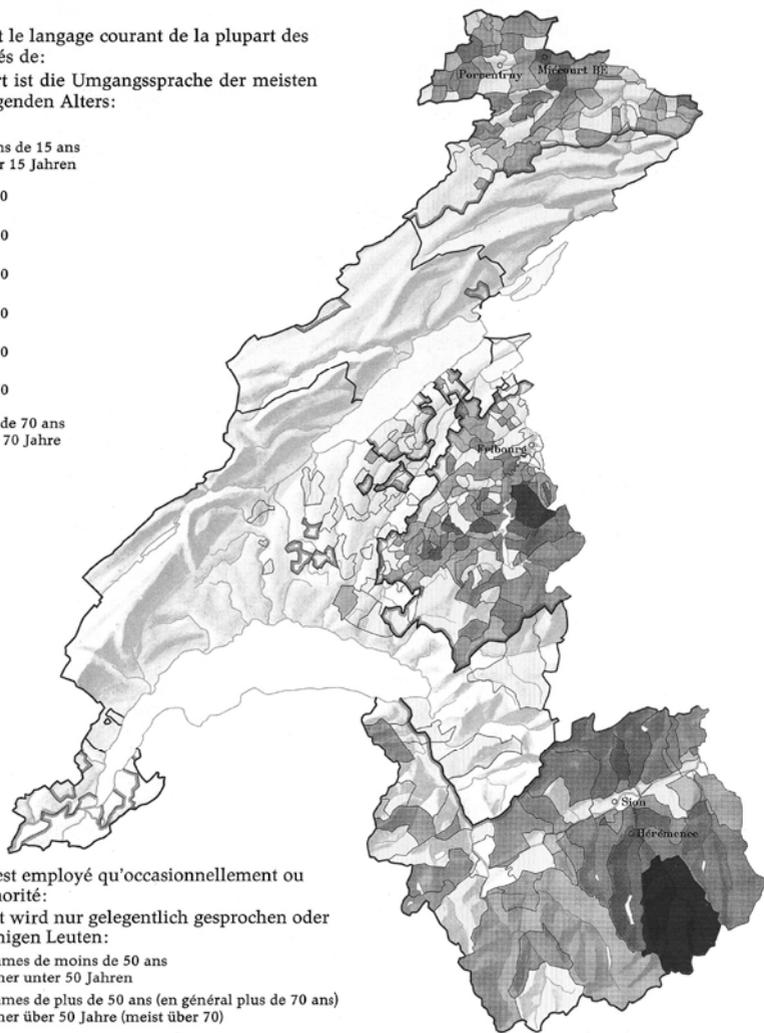
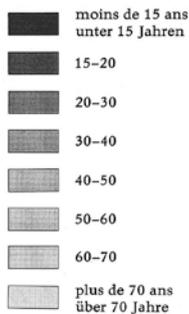
Il ne faut pas laver les boilles avec de l'eau tiède.⁴

Quelques chiffres

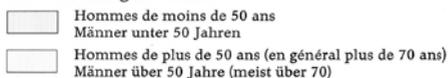
En 1966, l'*Atlas de la Suisse* a proposé une carte de la vitalité du patois en Suisse romande (voir carte ci-après, tirée du site du *Glossaire des patois de la Suisse romande*⁵). Les cantons du Valais, de Fribourg et du Jura étaient ceux où le patois était le plus pratiqué par les jeunes gens de moins de 20 ans. Cette jeune population d'alors correspond à la dernière génération qui y parle encore le patois aujourd'hui. Selon le recensement de 1990, le Valais comptait encore 8800 patoisants, soit 4,7% de la population, Fribourg 4755, soit 3,3% de la population, et le Jura 1599, soit 2,5% de la population (Andres Kristol 1998: 112, note). La majorité de ces patoisants n'a pas transmis le patois à ses enfants - hormis à Évolène, où le patois est encore la langue maternelle d'une petite partie de la jeune génération du XXI^e siècle (Raphaël Maître, Marinette Matthey 2001: 432).

Les patoisants suisses romands ont également été répertoriés lors des derniers recensements fédéraux. Cependant, le terme de «*patois romand*» proposé a vraisemblablement pu être interprété de manière ambiguë (OFS 1997: 416). La population romande risquait de confondre *patois francoprovençal* ou *oïlique*, et *français régional romand*. Il reste cependant possible de déterminer que la population pratiquant le patois à côté du français s'élève encore à environ 16 000 personnes en l'an 2000 (Georges Lüdi, Iwar Werlen 2005: 39).

Le patois est le langage courant de la plupart des hommes âgés de:
 Die Mundart ist die Umgangssprache der meisten Männer folgenden Alters:



Le patois n'est employé qu'occasionnellement ou par une minorité:
 Die Mundart wird nur gelegentlich gesprochen oder nur von wenigen Leuten:



 Le patois est éteint
Mundart erloschen

 Régions à majorité catholique
Mehrheitlich katholisch

Vitalité du patois en 1966
 Fortleben der Mundart 1966

Les patois valaisans

Caractéristiques générales

«*Le patois valaisan ou le francoprovençal valaisan n'existe pas en tant que tel, ce qui existe ce sont des parlers bien individualisés et attachés à un lieu donné, à une culture et à une collectivité.*» (Philippe Carthoblaz, Gisèle Pannatier 2004: 68)

Les langues officielles du canton du Valais sont depuis la Constitution de 1840 le français et l'allemand. Or dans l'usage courant d'hier et d'aujourd'hui, l'Est du canton pratique l'alémanique, et l'Ouest encore en partie le francoprovençal, malgré la généralisation du français depuis le XIX^e siècle. Ce genre de décalage entre les pratiques linguistiques et les faits politiques ou sociaux ont de multiples causes qui sont étudiées par la sociolinguistique.

Le francoprovençal se caractérise par son importante diversité. C'est pourquoi en Valais comme ailleurs on préfère parler des patois selon leur localisation géographique (patois de Savièse, patois de Grimentz). Néanmoins, étant des variantes d'une même évolution du latin jusqu'au francoprovençal, les patois valaisans comportent des caractéristiques générales qu'il est possible de détailler. Il n'y a pas de frontière nette qui détermine une limite imperméable entre patois valaisans, vaudois ou savoyards: la variation d'un parler à l'autre fait osciller les limites linguistiques irrégulièrement sur tout le territoire francoprovençal. Par ailleurs, tous les patoisants valaisans sont conscients que leurs parlers sont proches de ceux de la Vallée d'Aoste. C'est pourquoi la dénomination «*patois valaisans*» ne doit pas être considérée comme un repère linguistique, mais géographique.

Si les différences entre les langues d'oïl, d'oc et le francoprovençal se manifestent dans la grammaire et le lexique, les principaux traits utilisés pour les différencier concernent l'évolution des sons. Le francoprovençal est le résultat de l'évolution naturelle du latin, parallèle à celle du français et de l'occitan. Ainsi, le verbe du latin classique QUIRITARE «appeler; crier au secours; protester à grands cris», devenu **cr tare* en latin parlé tardif, a abouti à *crier* en français (prononcé «*krié* ou *kriyé*»), mais en francoprovençal à «*kriyâ*», et en occitan à *cridar* (prononcé «*kridâ*»). Dans ce verbe, le timbre «-a» de la désinence

verbale latine se maintient en francoprovençal et en occitan. En français, il passe à «-é». En revanche, le «-t-» latin de **critare* disparaît en francoprovençal et en français. L'occitan conserve une trace de ce «-t-» sous la forme «-d-».

Dans le mot latin PRATUM «pré»⁶, la syllabe finale qui suit l'accent disparaît dans les trois langues. Le A (accentué), se développe comme le A de l'infinitif QUIRITARE: il reste «a» en francoprovençal et en occitan, mais passe à «é» en français:

Latin	Langue d'oïl (français)	Francoprovençal	Langue d'oc
PRATUM	pré	prâ	pra

En revanche, dans le mot latin CAPRA «chèvre» où le A accentué se trouve derrière un C (prononcé «k»), la voyelle se transforme en francoprovençal et en français, alors qu'elle se conserve en occitan:

Latin	Langue d'oïl (français)	Francoprovençal	Langue d'oc
CAPRA	chèvre	tchhyè ^{vra} 7	cabra

Dans son évolution, le francoprovençal s'apparente donc tantôt à la langue d'oc, tantôt à la langue d'oïl. Ce chassé-croisé de phénomènes a pu faire penser que le francoprovençal était une sorte de mélange entre le français et l'occitan, mais son individualité en tant que langue à part entière est démontrée depuis le XIX^e siècle. Elle est attestée par exemple par l'évolution des voyelles finales:

Latin	Langue d'oïl (français)	Francoprovençal	Langue d'oc
ALTERUM (masculin)	autre	âtro	autre
ALTERA (féminin)	autre	âtra	autra

En français et dans tous les patois d'oïl, les voyelles finales qui ne portent pas d'accent s'effacent ou s'affaiblissent à un «e» dit muet, qu'on écrit mais qui ne se prononce pas toujours. En langue d'oc, le A final latin se conserve, mais toutes les autres

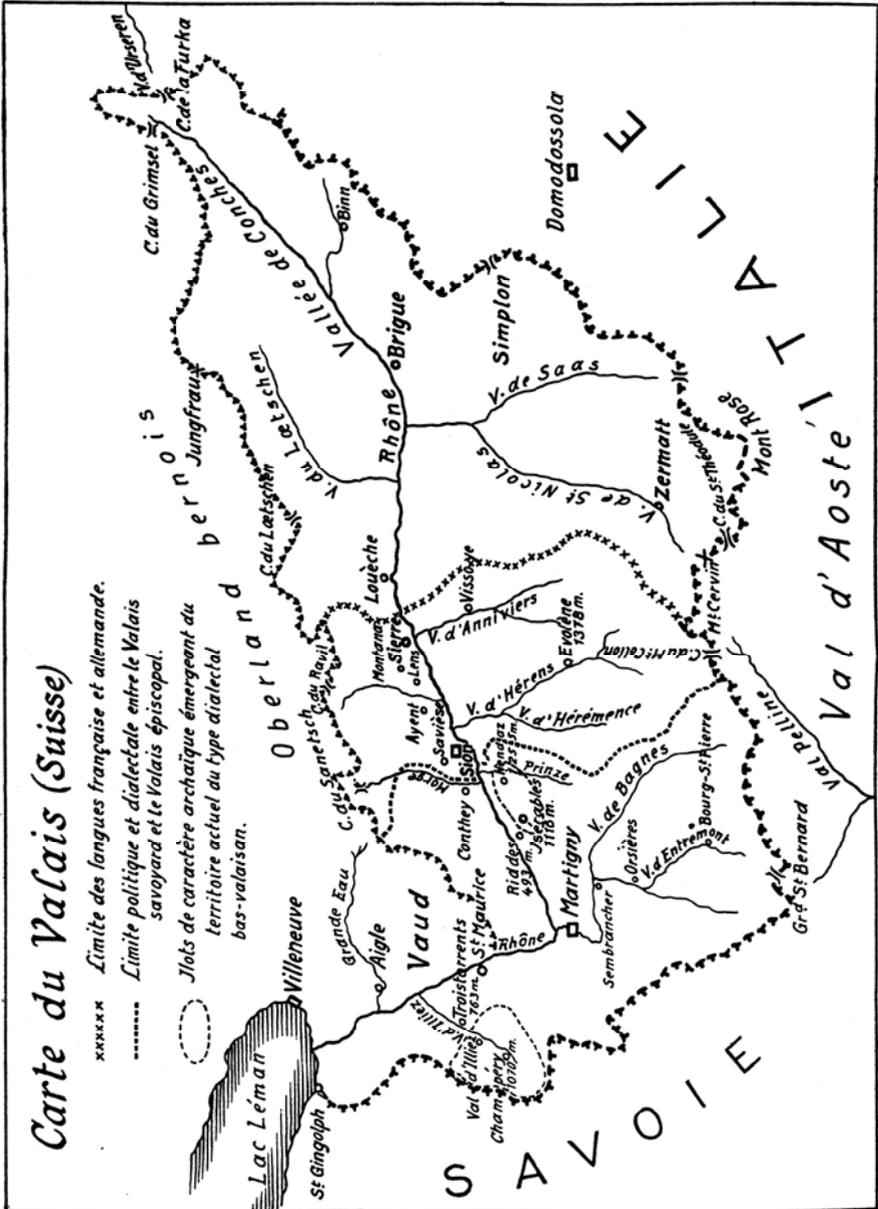
voyelles finales latines aboutissent à «-e». Le francoprovençal conserve en revanche une riche diversité de quatre voyelles finales inaccentuées: «-a, -i, -e et -o», en fonction de leur origine latine. À Lens par exemple, on différencie bien la voyelle finale de «baptême», «notre», «belle» et «fille»:

*Demàn, óou batímo, o alà vírre nouhre fíuss è nouhra bëla-fúlyi.*⁸

Demain, au baptême, vous allez voir notre fils et notre belle-fille.

Le Valais savoyard et le Valais épiscopal

Les patois francoprovençaux du Valais romand forment deux groupes. La frontière est nette au nord du Rhône: la Morge de Conthey sépare les patois de l'est et de l'ouest (voir la carte ci-après). Au sud du Rhône, cette frontière est plus floue. Elle se manifeste par des phénomènes de prononciation, de grammaire et de vocabulaire; nous en verrons des exemples plus loin. La raison de cette bipartition est historique: la division politique du Valais, jusqu'au xv^e siècle, entre la Savoie et l'Évêché de Sion a contribué au développement de certaines particularités linguistiques propres aux deux régions. Elle laisse des traces jusqu'à nos jours: l'intercompréhension entre le Val d'Anniviers et le Val d'Illiez ne va pas de soi. Quant au francophone non patoisant, il se sentira en présence d'une langue étrangère dans un cas comme dans l'autre.



R. Brändler, del.

Carte: Jules Jeanjaquet 1931, p. 23

La prononciation

Les patois valaisans ont une prononciation qui s'éloigne beaucoup du français; on pourrait dire qu'à l'oreille ils sonnent davantage comme une variété d'italien ou de romanche. Cette impression est due à deux différences majeures entre français et patois: l'accentuation, et la plus grande diversité des voyelles et des consonnes.

Dans une phrase française, ce ne sont pas les mots individuels, mais la dernière syllabe d'un groupe de sens (devant une pause) qui porte un accent tonique. Il est donc possible de prononcer des phrases assez longues sans jamais lever la voix - dans cette dernière phrase, seul le mot «voix» porte nécessairement un accent. En francoprovençal, comme dans toutes les autres langues romanes, chaque mot composé de plusieurs syllabes porte un accent individuel, et cet accent peut tomber sur l'avant-dernière ou la dernière syllabe du mot. Les syllabes accentuées de la phrase suivante sont en caractères gras; il en résulte une mélodie complètement différente de celle du français:

L'ùcho tsampéà vîa a tçyèvre dou kourtí, l'u pa mindjyà è légúme kè l'âo.

J'eusse chassé loin la chèvre du jardin, elle n'eût pas mangé les légumes que j'avais.⁹

Les patois dans leur ensemble sont beaucoup plus riches en voyelles et en consonnes que le français standard. Ils disposent par exemple de plusieurs types de «r» (articulés à l'italienne, à la française ou à l'anglaise) ou d'un «th» (comme en anglais) et des voyelles inconnues en français, telles que «ì» (intermédiaire entre «i» et «é»), «ï» (intermédiaire entre «u» et «ou») ¹⁰.

La limite entre Valais savoyard et Valais épiscopal se manifeste au niveau de la prononciation par plusieurs traits, dont voici les plus saillants (pour une liste exhaustive voir Jules Jeanjaquet 1931: 39) ¹¹:

	Latin	Français	Valais <i>savoyard</i>	Valais <i>épiscopal</i>
1	accentué S RSUM C LUM	> u > sur > ku (cul)	> u > su > ku	> ou > chou > kou
2	A accentué libre PRATUM A accentué devant L + consonne CALDUM	> é > pré > chó (chaud)	devant T, V, L latins > ô > prô > tsô	> â > prâ > tsâ
3	accentué libre CR DIT accentué libre H RA	> oua > kroua (croit) > eú, eù > eür (heure)	> âi, â > krâi, krâ > eùu, eû > eûra	> èi, î > krî > óou, oû > oûra

Détailler tous les traits phonétiques distinctifs reviendrait à donner la description du patois de chaque village. Même à l'intérieur des deux groupes principaux, la variation phonétique peut être très importante, comme en témoignent les formes du mot *blé*¹² (Philippe Carthoblaz, Gisèle Pannatier 2004: 73):

Valais <i>savoyard</i>				
Vouvry <i>bllhó</i>	Troistorrents <i>bllhó</i>	Salvan <i>bló</i>	Praz-de-Fort <i>bló</i>	Bagnes <i>bló</i>
Fully <i>bló</i>	Chamoson <i>bló</i>	Conthey <i>bvô</i>		
Valais <i>épiscopal</i>				
Iséables <i>bllhâ</i>	Nendaz <i>blâ</i>	Hérémenche <i>blâ</i>	Évolène <i>blâ</i>	Saint-Martin <i>blâ</i>
Savièse <i>bla</i>	Chermignon <i>blya</i>	Vissoie <i>blha</i>	Saint-Luc <i>blha</i>	

La grammaire

La déclinaison des articles

Chaque langue, donc chaque patois, possède sa structure grammaticale, qu'elle soit ou non décrite dans des ouvrages de grammaire. Les patois valaisans ont conservé des traits très anciens provenant de la grammaire du latin tardif et que le français a complètement abandonnés, tels que la déclinaison des articles.

Elle est un phénomène présent dans beaucoup de langues d'origine indo-européenne. Elle existe en allemand, où l'article se décline suivant les cas grammaticaux:

*Die Eichel wächst auf **der** Eiche.*

Le gland croît sur le chêne.

Le latin connaissait également ce genre de différenciation des cas, qui a cependant disparu dans toutes les langues romanes occidentales, à l'exception du francoprovençal valaisan. En français, il n'y a plus de différence entre le sujet de la phrase *le gland* et le complément du verbe *le chêne*. Une partie des patois valaisans, surtout ceux du Valais *épiscopal*, maintient pourtant encore cette différence grammaticale héritée du latin.

Ainsi, à Ayent on dit:

*Lé lyàn kré chu **lo** tsânyo.*¹³

Le gland croît sur le chêne.

et à Hérémence:

*Le bîje y'a choflà / D'óna zènta **lo** flâ.*

Le vent a soufflé d'une jeune fille le parfum.¹⁴

Les questions en ti

Dans de nombreuses formes de français persistent certaines formulations de questions en *ti*, telles que *Il se pourrait ti que...?* ou *Ça va ti?* Cette construction est même une des caractéristiques du français québécois contemporain, où la forme correspondante

est *tu*: *Tu viens tu?* (voir Jean-Marcel Léard 1995). Il s'agit en fait d'une tournure ancienne qui provient du français de l'époque médiévale où l'interrogation en *aime-t-il?* est passée à *Il aime ti?* puis s'est généralisée à toutes les personnes (*je, tu, il, etc.*). Ce même phénomène perdu en français standard existe encore aujourd'hui dans les patois valaisans. *Té* est une variante encore bien vivante de ce *ti* interrogatif dans la question:

Mâ kè mè chòbre té a fire?

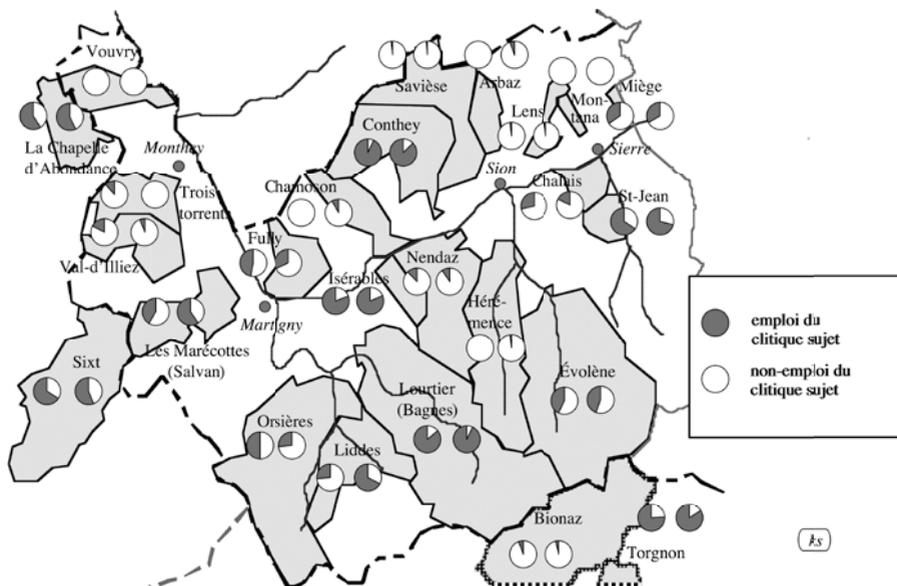
Mais que me reste *ti* à faire?¹⁵

La variation d'emploi de je, tu, il...

Un autre phénomène grammatical caractéristique des patois valaisans est la variation dans la fréquence de l'emploi des *pronoms de conjugaison* (*je, tu, il, etc.*), appelés *clitiques* dans la terminologie scientifique. En pratique, chaque patois a développé sa propre norme grammaticale: sur la base commune du latin tardif s'est développé un grand éventail de variantes. Dans les patois valaisans, ces formes sont soit obligatoires (comme en français: | **je** | dors), soit optionnelles (comme dans certaines variétés d'italien: | **io** / - | dormo), soit absentes (comme en espagnol: | - | duermo). Dans la chanson de Paul Mac Bonvin en patois d'Arbaz, on observe:

Ligne	1	- <i>Partéch(o)</i>	[je] pars
	5	<i>Tó akût' è novâlhe</i>	tu écoutes les nouvelles
	6	- <i>Chèn tondû</i>	[nous] sommes tondus
	8	- <i>chon detèndû.</i>	[ils] sont détendus ¹⁶

La carte reproduite ci-contre illustre l'emploi et le non-emploi de ces formes à la première personne du singulier, dans 20 patois valaisans différents. Pour chaque parler individuel, le fromage de gauche reflète les réponses obtenues auprès des informatrices féminines, celui de droite celles des témoins masculins. La couleur sombre indique la fréquence du «je», lorsqu'il est employé, sur la base d'une centaine de réponses par personne.



Carte: Andres Kristol, 2009a, p. 203

Si on compare les patois les uns avec les autres:

«ce qui est également significatif, c'est que souvent les parlers voisins montrent des tendances opposées: Val-d'Illicz utilise plus souvent que Troistorrents les formes de la 1^{re} et de la 3^e personne, mais moins souvent celle de la 2^e du pluriel. On découvre ici une très belle application de l'esprit de clocher saussurien: souvent, des communautés villageoises immédiatement voisines semblent exploiter les latitudes initiales que leur offrirait le système pour mieux se distinguer de leurs voisins.» (Andres Kristol 2009b: 19)

Le vocabulaire

Le vocabulaire des patois valaisans, tout comme le vocabulaire français, est pour sa majorité hérité du latin. Le français, pour sa part, a subi dès le xvii^e siècle de fortes restrictions quant à sa norme grammaticale ou à sa créativité dans les mots: un nombre considérable de tournures ou de mots ont été souvent arbitrai-

rement définis par les grammairiens comme «*pas français*», et bannis du «*bon usage*». Aussi le français a-t-il largement été restreint dans ses possibilités linguistiques de création et d'adaptation, dans la mesure où les mots nouvellement créés sont en général proscrits, ou éventuellement tolérés d'un œil soupçonneux.

Ces phénomènes de dirigisme linguistique n'ont pas touché les patois valaisans: si la diversité est une des principales caractéristiques du francoprovençal, elle est particulièrement importante au niveau du vocabulaire. Les mots employés pour désigner un même objet peuvent varier d'une région à l'autre, la diversité est de ce point de vue un paramètre à prendre en compte dans la communication entre patoisants de régions différentes. Elle n'est cependant pas toujours un obstacle à la compréhension: la connaissance de mots locaux n'empêche pas d'apprendre ceux des autres. Au contraire, le vocabulaire francoprovençal peut s'en enrichir dans son ensemble.

Richesse et variété

À titre d'exemple, on peut remarquer la très haute précision avec laquelle certaines réalités sont décrites, notamment les réalités météorologiques par les variétés du verbe *neiger* (Federica Diémoz, Gisèle Pannatier 2002: 8):

<i>miklí/mehlâ</i>	commencer à neiger, lorsque la pluie tourne à la neige
<i>falyoutsí, gratalyí / bajjutçyè, frujunâ, mélyonâ, névouçyè</i>	neiger par petits flocons secs, au début d'une précipitation de neige
<i>gaoueulyí</i>	neiger à plus grands flocons (Roisan)
<i>garèyè</i>	neiger par endroits seulement (Évolène)
<i>beutí ba de nèy, balyí, viin / nèvéy, balyè</i>	neiger (terme neutre, caractérisant les précipitations moyennes, les plus courantes)
<i>viin de grou flòkye / flótçè</i>	neiger fortement, à gros flocons
<i>fí lo kouísse / kouçyè</i>	neiger en tempête
<i>rèblotçyè</i>	neiger en forte tempête, au point que la neige recouvre les façades (Évolène)

Dans les chansons de Paul Mac Bonvin et Laurence Revey, le vent est évoqué sous deux formes différentes: *ouïra* (Paul Mac Bonvin, l. 21, p. 27) et *bîje* (Laurence Revey, l. 1 p. 28). Le type *ouïra*, très fréquent dans les patois gallo-romans, résulte de l'évolution du nom latin AURA «vent»; dans la chanson de Paul Mac Bonvin en patois d'Arbaz, le terme désigne le vent en général, alors qu'en patois d'Hérémece, ce même mot signifie «tempête»¹⁷. La forme française *l'aure*, passée dans le vocabulaire poétique, a depuis le XIX^e siècle disparu de l'usage. La forme savante *aura* se maintient par contre en français, et signifie «émanation, atmosphère qui entoure quelqu'un ou quelque chose».

Bîje est le correspondant en patois d'Hérémece du terme français *bise* «vent sec soufflant du nord-est ou de l'est, souvent violent, qui amène le froid et généralement le beau temps». Le mot remonte au germanique **bisia* de même sens.¹⁸

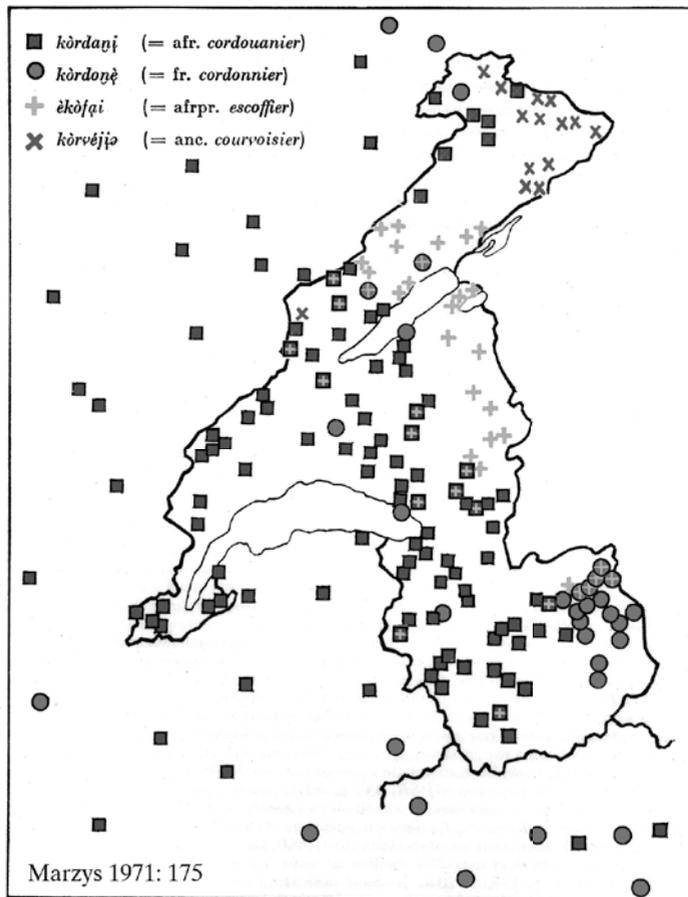
Les emprunts

Depuis toujours, les lacunes du vocabulaire français sont comblées par des mots empruntés à des langues étrangères et aux différents patois. Ces mots finissent par entrer dans le vocabulaire standard et ne sont plus considérés comme mots *étrangers* (*balcon* de l'italien, *sucre* de l'arabe, *fauteuil* du germanique, *chalet* du francoprovençal, *payer* de l'occitan). Dans les domaines qui concernent les réalités montagnardes, ou plus particulièrement alpines, le français a massivement emprunté au francoprovençal. Souvent «*le patois précise certaines nuances ignorées dans d'autres langues.*» (Federica Diémoz, Gisèle Pannatier 2002: 8).

Au Moyen Âge, le poids du latin comme langue de culture et langue de l'écrit a incité les érudits à y puiser une quantité de termes; de même lorsque le français est devenu progressivement la langue de culture et la langue de l'écrit au XVI^e siècle en Suisse romande: les patois francoprovençaux sont depuis «*vis-à-vis du français dans une situation comparable à celle du français vis-à-vis du latin avant la constitution d'une littérature en langue [vernaculaire]: ils en sont à la fois nettement distincts et étroitement dépendants.*» (Zygmunt Marzys 1971: 173).

À l'heure actuelle, il n'y a pas encore eu d'évaluation quantitative ou qualitative globale de l'emprunt au français des patois

francoprovençaux, mais les travaux disponibles ont déterminé que l'influence du français est ancienne et répétée, comme le montre l'exemple du mot *cordonnier*¹⁹ et de ses synonymes. Le terme traditionnel indigène francoprovençal est *escoffier*²⁰, et *korvejîe / courvoisier* dans le Jura oïlique. Ces deux formes ont été concurrencées dans la période précédant le xvii^e siècle par l'ancien français *cordouanier*, qui a été empruntée et conservée dans certains patois. La forme en ancien français a évolué jusqu'au français moderne *cordonnier*, et a été empruntée dans une deuxième vague par d'autres patois suisses romands, comme le montre la carte ci-dessous (Zygmunt Marzys 1971, Andres Kristol 2009c):



Une littérature encore et toujours vivante

Écrire en patois francoprovençal

Aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, la région francoprovençale «appartenait déjà au domaine de la littérature française et l'enrichissait. La littérature en patois coexistait pour un autre public et personne ne songeait à faire prévaloir la littérature française, parce que plus aristocratique et plus brillante, ni d'ailleurs la littérature en francoprovençal, parce que plus propre à traduire l'amour du pays et à parler de la vie quotidienne des gens.» (Gaston Tuillon 2001, p. 270)

Les plus anciens documents en francoprovençal conservés datent du ^{xiii}^e siècle. Il s'agit notamment de textes d'archives et d'un écrit juridique grenoblois, mais le francoprovençal possède également déjà une littérature au sens large, notamment une traduction à partir du latin de treize vies de saints: *Les légendes en prose* (publiées par Helmut Stimm 1955). Nous ne possédons néanmoins que très peu de textes francoprovençaux produits entre le Moyen Âge et le ^{xvi}^e siècle: soit que la production littéraire ait été faible, soit que les textes se soient perdus. Contrairement à ce qu'enseignent la plupart des manuels d'histoire de la littérature, la production de textes en patois francoprovençaux ne disparaît pas au moment de l'élévation du français comme langue de culture. Dès le ^{xvi}^e siècle, les textes conservés sont toujours plus riches et nombreux. Il ne faut en outre pas oublier que l'alphabétisation a été très faible en Valais et à Fribourg jusqu'au ^{xix}^e siècle, et que la plus grande partie du patrimoine culturel s'est transmis oralement.

Il n'existe pas de système graphique commun pour tous les patois de l'aire francoprovençale: cependant certaines habitudes graphiques ont été adoptées dans plusieurs régions et ont laissé des traces notamment dans les noms de lieux. Un *x* final indique que la syllabe finale est accentuée: *Bernex* se prononce «Bernè»; un *z* final indique quant à lui que l'accent se trouve sur l'avant-dernière syllabe: *La Payaz* se prononce traditionnellement «la pàz^a», avec un «a» final très effacé; en français de Suisse romande, il n'est pas rare d'entendre parler de «nènd^e» pour *Nendaz*.

En ce qui concerne les patois valaisans, des traditions d'écriture se sont développées dans la plupart des régions. À côté d'elles, une graphie commune (employée dans cet ouvrage) a été élaborée en 2009 à la demande du Conseil du patois, par Gisèle Pannatier et Raphaël Maître. Elle vise à fonctionner dans des situations où un texte s'adresserait à plusieurs patoisants de traditions différentes, ou pour des textes réunissant divers patois, et en facilite ainsi la comparaison.

Eno u mayin, Paul Mac Bonvin, 2009

L'album de Paul Mac Bonvin offre sa propre transcription ainsi qu'une traduction en français. Dans un souci de cohérence avec le reste de l'ouvrage, et pour en faciliter la lecture, le texte est reproduit ici en graphie commune valaisanne; la traduction propose une adaptation littérale pour la compréhension de la construction grammaticale du patois.

	Ènò u mayin²¹	En haut au mayen
1	<i>Partéch' ènò u mayin</i>	Je pars en haut au mayen
2	<i>Mizyé óna chópa è dè bakòn*</i>	Manger une soupe et du lard
3	<i>Partéch' ènò u mayin</i>	Je pars en haut au mayen
4	<i>Avou' è krapô tsantâ dè tsansòn.</i>	Avec les gamins chanter des chansons.
5	<i>Chè tò akût' è novâlhe</i>	Si tu écoutes les nouvelles
6	<i>L'a rên kè va chèn tondû mèn dè fâe*</i>	Il y a rien qui va, nous sommes tondus comme des moutons
7	<i>Heu kè l'an zoua è mélòn l'an perdû</i>	Ceux qui ont joué les millions ont perdu
8	<i>L'an tôtèn plèn-n' a rèsse chon detèndû.</i>	Mais ils ont tout le temps une pleine auge, sont détendus.
9	<i>Mâ kè mè chòbre té* a fîre?</i>	Mais que me reste-t-il à faire?
10	<i>Partéch' ènò u mayin</i>	Je pars en haut au mayen
11	<i>Trochâ dè bouè po tott ublâ</i>	Couper du bois pour tout oublier
12	<i>Partéch' ènò u mayin</i>	Je pars en haut au mayen
13	<i>Fîre dè kónnte otòr du fouà.</i>	Faire des contes autour du feu.
14	<i>L'a tôtèn óna gère èn kêke pâr</i>	Y'a tout le temps une guerre en quelque endroit
15	<i>È mènôtòr l'an tôtèn troò dè chudâr</i>	Les menteurs ont tout le temps trouvé des soldats
16	<i>Heu kè mórèch' chon è mèssyèn</i>	Ceux qui meurent sont les méchants
17	<i>Heu kè l'an è fójé chon dè chèn.</i>	Ceux qui ont les fusils sont des saints.

18	<i>Mâ kè mè chobrè té a fîre?</i>	Que me reste-t-il à faire?
19	<i>Tè demàndo</i>	Je te le demande
20	<i>Partéch' ènò u mayìn</i>	Je pars en haut au mayen
21	<i>Akutâ ôûr* tsantâ dèn pè è bràntse du chapin</i>	Écouter le vent chanter dedans par les branches du sapin
22	<i>Partéch' ènò u mayìn</i>	Je pars en haut au mayen
23	<i>L'é ènò oué kè voui vîre a fin ... du zouà.</i>	C'est en haut oui que je veux voir la fin ... du jeu.

* Ligne 2	<i>bakòn</i>	«lard» ²² Le mot <i>bakòn</i> a été connu sur une grande partie du territoire français, belge et suisse romand. Il s'agit du même mot que l'anglais <i>bacon</i> , qui a été emprunté au français à l'époque médiévale.
6	<i>fàe</i>	«moutons» ²³ Le mot <i>fàe</i> et ses variantes est répandu dans toute la Suisse romande pour désigner les ovins; il est à l'origine de plusieurs toponymes, comme <i>La Côte-aux-Fées</i> (NE). ²⁴
9	<i>té</i>	voir le paragraphe <i>Les questions en ti</i> p. 19
21	<i>ôûr(a)</i>	voir le paragraphe <i>Richesse et variété</i> p. 22

Note sur le patois d'Arbaz

Le patois d'Arbaz, même s'il se situe géographiquement dans la zone linguistique dite du Valais *épiscopal* comporte certaines caractéristiques plutôt *savoyardes*, comme les participes passés en «-ò», et le son «u».

Dè l'âtri lâ (Pastourelle), Laurence Revey, Joël Nendaz, 1999

L'album de Laurence Revey offre sa propre transcription ainsi que des traductions littéraires en français et en allemand. Dans un souci de cohérence avec le reste de l'ouvrage, et pour en faciliter la lecture, le texte est reproduit ici en graphie commune valaisanne; la traduction propose une adaptation littérale pour la compréhension de la construction grammaticale du patois.

	Dè l'âtri lâ	De l'autre côté²⁵
1	<i>Le bîje* y'a choflâ</i>	Le vent* a soufflé
2	<i>D'ôna zènta lo flâ*</i>	D'une jeune fille le parfum
3	<i>Èn-n â dèri la zó</i>	En haut derrière la forêt
4	<i>Zoèno vatseró</i>	Le jeune vacher
5	<i>Achètà hlo moché</i>	Assis sur le tas de foin
6	<i>Moûje k'après sta ché</i>	Pense qu'après celle-ci ici [<i>ne pense qu'à elle</i>]
7	<i>I maèn la bèrjyèra</i>	Au mayen la bergère
8	<i>Bâ dèàn la tsijyèra*</i>	Est devant la cuisine
9	<i>Lè dó jwè chou la lóna</i>	Les deux yeux sur la lune
10	<i>Ané y'a pâ tan chône*</i>	Ce soir elle n'a pas tant sommeil
11	<i>Y'a lachyà lo maèn</i>	Elle a laissé le mayen
12	<i>Y'a pachâ lo torèn</i>	Il passe le torrent
13	<i>Chè chon troâ lè dó</i>	Se sont trouvés les deux
14	<i>Chè chon dardâ a kó</i>	Se sont regardés l'un l'autre
15	<i>L'èhhèil' y'a kyastèyà</i>	L'étoile a brillé
16	<i>Lègrème y'a ouijyâ</i>	La larme a mouillé
17	<i>Lè zò lè né tâlòn</i>	Les jours les nuits tout au long
18	<i>Tè lanmeri matòn</i>	Je t'aimerai garçon
19	<i>Èhhèn bèrjyèr' ènsènblo</i>	Soyons bergers ensemble
20	<i>Béchy' è méjion fó prèndre</i>	Bête et maison faut prendre
21	<i>Dè sti lâ dou vayòn</i>	De ce côté du chemin
22	<i>Fó pâ lachyè matòn</i>	Faut pas laisser garçon
23	<i>Lò tèn choflâ lo fouà</i>	Le temps souffler le feu
24	<i>Yo choubreri dè l'âtri lâ</i>	Moi je resterai de l'autre côté

* Ligne 1	<i>bîje</i>	voir le paragraphe <i>Richesse et variété</i> p.22
2	<i>flâ</i>	«parfum, odeur; souffle, respiration» vient du latin FLATU «souffle, respiration, haleine» ²⁶
8	<i>tsijyèra</i>	«lieu où on fait du fromage» est un dérivé du latin CASEUS «fromage» ²⁷
10	<i>chône</i>	«sommeil, besoin de dormir» vient du latin SOMNUS «sommeil, action de dormir», sens original qu'a conservé le français <i>somme</i> . L'évolution vers «n» du groupe latin -MN- est un trait caractéristique des patois francoprovençaux. Quant à l'évolution du s- initial suivi d'une voyelle vers «ch-», elle est typique notamment des patois du Valais <i>épiscopal</i> .

Note sur le patois d'Hérémenche

Le patois d'Hérémenche se situe dans la zone des patois de type *épiscopal*. Pour une étude détaillée de ce patois, voir Léon de Lavallaz 1935.

Le plus ancien texte en patois valaisan

Le plus ancien texte en patois valaisan conservé est une lettre humoristique adressée à la fille de Pancrace de Courten. Elle a été publiée par Paul Aebischer, 1934. Il s'agit en fait d'un brouillon non daté, écrit par «Jacques Coupe-choux». Grâce à l'identification historique des individus cités, on peut en situer la rédaction entre 1785 et 1789. Certains indices, notamment l'usage des lettres *-b-* et *-z-* pour les sons «p» et «ts», laissent penser que le rédacteur a été scolarisé en allemand, langue officielle (avec le latin) de l'État du Valais et de l'enseignement à cette époque. Pour en comprendre les particularités, il ne faut pas négliger que la rédaction d'un texte en patois n'était ni une pratique enseignée ni une habitude – un texte rédigé en français par un francophone scolarisé en allemand pourrait paraître tout aussi excentrique. Cette lettre est bien rédigée par un patoisan valaisan du XVIII^e siècle, mais un patoisant «d'occasion», conclut Paul Aebischer (1934: 17). Il est impossible de localiser le patois dans lequel elle est rédigée: le texte comprend aussi bien des formes *savoyardes* qu'*épiscopales*, et le lieu de rédaction (Chalais) ne suffit pas à déterminer que l'individu habite cette commune et en parle le patois.

Patois valaisan	Traduction française ²⁸
<p><i>Zaley, dix hauri apris miezor. Le bon zor, bonzor ma bonna damma! Me fo vos diri una zusa, ma fot pas avei mos gro: l'atro zor ma fenna a ita a Zierro por una zusa de maizon, a trova Monsieu vutrun Piri Pancra Curtu. Etant adons enceinta d'un enfan, avei demanda Monsieu Pancra por parin, de bunna conezince avi lui. Adon Monsieu a dit que falli demanda vos por mareina - vos mi prozo dè nos -, e Mons. Kabre- mattre mi rizu. Adons ma fenna a acauscha d'un bieu matton, mié sta nit. Adon fôdra veni dezau ver nos a Zalei firi lu servicu de mareina a mon matton: lei foudra le baillie le nom de dezou gras por son patron - etan un bin bieu non -. Vutru Monzieu vindra tot pari avi vos; fudra amena vutrun matton azebin: nos ains envidi de lo viri. Nos vos zerviron de bunna cramma de chevri dens un catella, bin grazza, puei de fromazu de trei cent an trente zor zinqhauri, biou zanu como le zolei, de pan, di mei et sôcro avi de l'orzo. Ma fo pas manqua! Le fo tot savei. Por parin ain demanda lu president Grebouille.</i></p> <p><i>Le dezau gras a miezor l'aura du bateimu! Vos manquerei pas, z'i vos pli, por firi plizi a nos! La fenna e me vos zaluon bin. Adiu en attendin. Zaqui Zabla zu</i></p>	<p>Chalais, dix heures après midi. Le bon jour, bonjour ma bonne dame! Il me faut vous dire une chose, mais il ne faut pas avoir mauvais gré: l'autre jour ma femme a été à Sierre pour une chose de maison, elle a trouvé Monsieur votre Père Pancrace Courten. Etant alors enceinte d'un enfant, elle avait demandé Monsieur Pancras pour parrain, [étant] de bonne connaissance avec lui. Alors Monsieur a dit qu'il fallait demander vous pour marraine – vous plus proche de nous –, et Monsieur Kalbermatten plus riche. Alors ma femme a accouché d'un beau garçon, au milieu de cette nuit. Alors, il faudra venir jeudi vers nous à Chalais faire le service de marraine à mon garçon: il lui faudra lui donner le nom de Jeudi gras pour son patron – étant un bien beau nom –. Votre Monsieur viendra tout pareil avec vous; faudra amener votre garçon aussi bien: nous avons envie de le voir. Nous vous servirons de la bonne crème de chèvre dans une écuelle, bien grasse, puis du fromage de trois cents ans trente jours cinq heures, beau jaune comme le soleil, du pain, du miel et sucre avec de l'orge. Mais il faut pas manquer! Il le faut tôt savoir. Pour parrain, nous avons demandé le prési- dent Gribouille. Le jeudi gras à midi, l'heure du baptême! Vous manquerez pas, s'il vous plaît, pour faire plaisir à nous! Ma femme et moi vous saluons bien. Adieu en attendant. Jacques Coupe-choux</p>

Aspects sociolinguistiques

Les rapports entre le Valais latin et alémanique

«*Au cours de leur histoire, les dialectes suisses alémaniques n'ont pas connu les difficultés politiques ni socio-culturelles auxquelles s'est heurté le francoprovençal [...].*» (Fernande Krier 1985: 29)

Une première population alémanique est arrivée dans le Haut-Valais à partir du IX^e siècle; sa langue s'y est superposée aux anciens dialectes francoprovençaux. La progression de l'alémanique vers l'ouest s'est arrêtée à Salquenen au XVI^e siècle, mais au début du XX^e siècle les villes de Sion et de Sierre étaient encore bilingues.

Les parlers alémaniques du Haut-Valais font partie de ce que la linguistique allemande appelle «Höchstalemanisch» (alémanique supérieur ou alpin). Contrairement aux patois francoprovençaux et oïliques de la Suisse romande, qui ont massivement disparu sous la pression idéologique à partir du XIX^e siècle, les dialectes alémaniques ne sont pas en voie d'extinction, et parviennent même à se démarquer comme langue de culture à part entière aux côtés de l'allemand dit standard. Les Suisses romands ne disposent plus quant à eux – à quelques exceptions près – de leur patois. Aussi les situations linguistiques ne sont-elles pas comparables en Suisse alémanique ou en Suisse romande. En Valais, la frontière linguistique sépare deux régions où les rapports de langues sont différents:

	Valais latin	Valais germanique
langue maternelle	FRANCOPROVENÇAL (rare)	ALÉMANIQUE VALAISAN
langues officielles	FRANÇAIS <i>appris à l'école</i> langue maternelle	allemand <i>appris à l'école</i>
	allemand <i>appris à l'école</i>	français <i>appris à l'école</i>
communication spontanée entre les deux régions	français (majoritairement)	

Selon l'OFS, en Valais, les germanophones représentent 28,4% de la population, les francophones 62,8% (Georges Lüdi, Iwar Werlen OFS 2005: 23). Pour communiquer entre les deux régions linguistiques, la langue majoritairement employée par les Valaisans est le français (Fernande Krier 1985: 31). La frontière linguistique entre le Valais romand et le Valais alémanique est aujourd'hui géographiquement nette, contrairement à des régions comme les Grisons où le romanche et l'alémanique n'ont pas de limites territoriales précises.

Disparition et sauvegarde des patois valaisans

«Si pour la très grande majorité des habitants de la Suisse romande, le dialecte est aujourd'hui un monde étranger, dans quelques zones le patois peut encore avoir une signification sociale.» (Raphaël Maître 2003: 174)

Les patoisants de la région francoprovençale ont toujours eu conscience que le français et le patois étaient deux langues bien distinctes, et que selon les contextes, on privilégiait naturellement plutôt l'une ou l'autre. Au XIX^e siècle, l'extension du français s'est rapidement accélérée et a touché tous les domaines de la communication, même les plus personnels. À l'origine de ce processus, on peut citer notamment les idéologies héritées de la Révolution française: les patois sont considérés comme des langues dégénérées menaçant l'unité nationale; d'autre part, traduire les lois c'est reconnaître la diversité dans une nation qui se veut une et indivisible. Il faut donc *«anéantir les patois»* sur le territoire, et universaliser la langue française à l'étranger en exportant les idéaux républicains (voir Michel de Certeau 2002).

Dans la pratique, c'est l'école qui a été le principal vecteur de la disparition des langues régionales en France, en Belgique et en Suisse romande. Même si la connaissance d'un patois n'exclut en rien la maîtrise parfaite du français, les tendances pédagogiques du XIX^e siècle qui se maintiennent même jusqu'au XX^e siècle ont longtemps consisté à réprouver le bilinguisme, même avec l'allemand ou l'anglais. Les parents maîtrisant le français et le patois ont souvent choisi de ne parler plus que français à

leurs enfants – en conservant parfois le patois entre eux. Dans ce cas, les enfants peuvent acquérir une connaissance passive du patois en entendant leurs parents, mais à moins que le contexte social ne les encourage à employer eux-mêmes cette langue, ils ne pratiqueront plus que le français. C'est ainsi qu'une langue peut s'éteindre en deux à trois générations.

L'abandon du patois n'a cependant pas été synchrone: depuis le xv^e siècle, si la bourgeoisie des villes passe plus rapidement au français, la population des campagnes ainsi que les cantons catholiques sont plus conservateurs de leurs patois. Aujourd'hui, malgré des décennies de dévalorisation, le patois bénéficie d'un certain prestige social dans les régions qui l'ont conservé, et dans la plupart des milieux curieux du patrimoine. La revalorisation des patois a notamment pu s'appuyer sur les résultats de la recherche dialectologique, qui depuis la toute fin du xix^e siècle démontrent l'intérêt que représentent les patois pour les avancées de la recherche en linguistique.

Les associations et le pouvoir politique

Historiquement, la politique linguistique valaisanne a surtout été orientée sur les rapports entre les populations francophones et germanophones de ce canton officiellement bilingue. Dès le milieu du xx^e siècle, en réaction à la disparition imminente des patois, les sociétés de patoisants voient le jour les unes après les autres en Valais, regroupées bientôt en une *Fédération cantonale valaisanne des amis du patois*. Cette association compte aujourd'hui une vingtaine de sections locales, et cherche à promouvoir la connaissance et la pratique orale et écrite des patois valaisans (voir Philippe Carthoblaz, Gisèle Pannatier 2004).

Particuliers et associations formuleront bientôt plusieurs interpellations à l'égard du pouvoir politique pour la sauvegarde du patois; en 2008 le Gouvernement du Valais institue un *Conseil du patois*, et en 2010 il propose avec la *Fédération cantonale valaisanne des amis du patois* l'instauration d'une *Fondation pour le développement et la promotion du patois*.

Bibliographie

Les références bibliographiques des citations sont intégrées dans le texte et simplifiées à Prénom Nom de l'auteur-e, date de publication, page de la citation (ex: Raphaël Maître 2003: 170).

Albums

Paul Mac Bonvin, *Le patois*, PMB 10009, PMB Records.

Laurence Revey, *Le Creux des Fées, Le Cliot di Tserafouin*, muve 901662, Muve Recordings, Métisse Music SARL, Paris, France.

Ouvrages

Aebischer, Paul (1933), «Le plus ancien texte en patois valaisan», dans: *Archivum Romanicum* 17, p. 387-404. Exemplaire tiré à part: Genève: Leo S. Olschki.

ALAVAL: Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan, cf. Kristol, Andres (*dir.*), à paraître.

Alleyne, Mervin (1961), «Les noms des vents en gallo-roman», dans: *Revue de linguistique romane* 25: Lyon: Institut de linguistique romane, p. 76-136, 392-445 [Exemplaire tiré à part].

BDLP: Base de donnée lexicographique panfrancophone: www.bdlp.org

Carthoblaz, Philippe, Pannatier, Gisèle (*dir.*) (2004), *Les patois du Valais romand: 50 ans, 1954-2004*, Évólène: Fédération cantonale valaisanne des amis du patois, Basse-Nendaz: Impr. des Gentianes.

Certeau, Michel de (2002), *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois: l'enquête de Grégoire*, Paris: Gallimard.

Diémoz, Federica, Pannatier, Gisèle (2002), «Richesse et variété des patois autour des Alpes», *Nouvelles du Centre d'études francoprovençales «René Willien»*, *Saint-Nicolas* 45, p. 5-38.

DSR: Dictionnaire suisse romand, cf. André Tibault, Pierre Knecht 2004.

FEW: Französisches etymologisches Wörterbuch, cf. Wartburg, Walther von, et al. 1922-2002.

- Gauchat, Louis, Jeanjaquet, Jules, et al. (1924-), *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel, Paris: V. Attinger / Genève: Droz. [Les renvois abrégés se font de la manière suivante: *mot vedette* du *GPSR*, numéro du tome en chiffre romain, numéro de page en chiffre arabe, colonne a ou b (ex: *chaud* dans le *GPSR* III p. 443b)].
- Gauchat, Louis, Jeanjaquet, Jules, Tappolet, Ernest (1925), *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, Neuchâtel: Paul Attinger [Les renvois abrégés se font de la manière suivante: *Tabl.* numéro de colonne].
- GPSR: Glossaire des patois de la Suisse romande*, cf. Gauchat, Louis, Jeanjaquet, Jules et al. 1924-.
- Jeanjaquet, Jules (1931), «Les patois valaisans, caractères généraux et particuliers», dans: *Revue de linguistique romane* 7, Paris: Libr. H. Champion, p. 23-51 [Exemplaire tiré à part: *Deuxième Congrès international de linguistique romane*].
- Knecht, Pierre (1979), «Le français en Suisse romande: aspect linguistiques et sociolinguistiques», dans: Valdman, Albert, *Le Français hors de France*, Paris: Honoré Champion, p. 249-258.
- Knecht, Pierre (1985), «La Suisse romande», dans: Schläpfer, Robert (et al.), *La Suisse aux quatre langues*, adapt. et trad. de l'allemand sous la dir. de Pierre Knecht et Christian Rubattel, Genève: Zoé, p. 125-169.
- Krier, Fernande (1985), *La zone frontière du francoprovençal et de l'alémanique dans le Valais*, Hamburg: Helmut Buske Verlag.
- Kristol, Andres (*dir.*), (à paraître), *L'Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan (ALAVAL): volume I: Études de morphologie et de syntaxe francoprovençales et panromanes*, Centre de Dialectologie et d'étude du français régional de l'Université de Neuchâtel.
- Kristol, Andres (1998), «Que reste-t-il des dialectes gallo-romans de Suisse romande?», dans: Éloy Jean-Michel (éd.), *Évaluer la vitalité. Variétés d'oïl et autres langues*. Actes du Colloque international «Évaluer la vitalité des variétés régionales du domaine d'oïl», Amiens, 29-30 novembre 1996, Amiens: Centre d'Études Picardes de l'Université de Picardie-Jules Verne, p. 101-114.
- Kristol, Andres (2009a), «La morphosyntaxe du pronom personnel sujet de la première personne du singulier en francoprovençal valaisan: comment manier le polymorphisme d'une

- langue dialectale», dans: Fréchet, Claudine (éd.), *Langue et culture de France et d'ailleurs*, Lyon: Presses universitaires de Lyon, p. 195-216.
- Kristol, Andres (2009b), «Syntaxe variationnelle du clitique sujet en francoprovençal valaisan contemporain: un modèle pour la diachronie du galloroman septentrional?», dans: *Travaux de linguistique* 59, p. 47-76.
- Kristol, Andres (2009c), «Contact des langues et emprunts. L'influence du français sur les parlers galloromans de la Suisse romande», dans: Thibault, A. (éd.), *Galicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris: L'Harmattan, p. 71-91.
- Lavallaz, Léon de (1935), *Essai sur le patois d'Hérémence (Valais, Suisse)*, Paris: Librairie Droz.
- Léard, Jean-Marcel (1995), *Grammaire québécoise d'aujourd'hui: comprendre les québécismes*, Montréal: Guérin Universitaire.
- Lüdi, Georges, Werlen Iwar (2005), *Le paysage linguistique de la Suisse*, Recensement fédéral de la population 1999, Berne: Office fédéral de la statistique.
- Maître, Raphaël (2003), «La Suisse romande dilalique», dans: *Vox Romanica* 62, p. 170-181.
- Maître, Raphaël; Matthey, Marinette (2001), «Le patois d'Évolène, dernier dialecte francoprovençal parlé et transmis en Suisse», dans: Éloy, Jean-Michel (éd.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Actes du colloque international réuni à Amiens, du 21 au 24 novembre 2001. Paris: L'Harmattan, p. 375-390.
- Maître, Raphaël; Pannatier, Gisèle (2009), «Graphie commune pour les patois valaisans», *L'ami du patois*, année 36, n° 143 (septembre), p. 93-103.
- Manno, Giuseppe (1993), *Le français non conventionnel en Suisse romande*, Berne: Peter Lang.
- Marzys, Zygmunt (1971), «Les emprunts au français dans les patois», dans: Marzys, Zygmunt; Voillat, François (éds.), *Actes (du) Colloque de dialectologie francoprovençale, organisé par le Glossaire des patois de la Suisse romande*, Genève: Librairie Droz, p. 173-188.
- Merle, René (2010), *Visions de «l'idiome natal» à travers l'enquête impériale sur les patois (1807-1812): France, Italie, Suisse*, Canet: Trabucaire.

- OFS: *Office fédéral de la statistique* (1997), *Le paysage linguistique de la Suisse*, Recensement fédéral de la population 1990, Berne: Office fédéral de la statistique.
- Rouche, Michel (2003), *Les racines de l'Europe. Les sociétés du Haut Moyen Âge*, Paris: Fayard.
- Stimm, Helmut (1955), *Altfrankoprovenzalische Übersetzungen hagiographischer lateinischer Texte aus der Handschrift der Pariser Nationalbibliothek, BN fr: 818, I. Prosalegenden*, Mainz: Akademie der Wissenschaften und der Literatur / Wiesbaden: F. Steiner.
- Tabl.: cf. Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet, Ernest Tappolet 1925.
- Tabouret-Keller, Andrée (2001), «Pourquoi veut-on qu'un parler soit une langue? Le cas des langues régionales, ou encore le guépier des langues régionales en France», dans: Éloy, Jean-Michel (éd.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique. Actes du colloque international réuni à Amiens, du 21 au 24 novembre 2001*, Paris: L'Harmattan.
- Thibault, André; Knecht, Pierre (2004, 1997), *Dictionnaire suisse romand: particularités lexicales du français contemporain*, nouvelle édition revue et augmentée, Genève: Zoé.
- Tuaille, Gaston (1972), «Le francoprovençal. Progrès d'une définition», *Travaux de linguistique et de littérature* 10/1, p. 293-339.
- Tuaille, Gaston (2001), *La littérature en francoprovençal avant 1700*, Grenoble: ELLUG.
- Walter, Henriette (1988), *Le français dans tous les sens*, Paris: Robert Laffont.
- Wartburg, Walther von (et al.), (1922-2002), *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bonn / Heidelberg / Leipzig / Berlin / Basel: Klopp / Winter / Teubner / Zbinden.

Notes

- 1 Cf. *civiliste* dans la BDLP, consultable en ligne www.bdlp.org.
- 2 Cf. *carnotset* dans le GPSR III p. 101a et la BDLP; *krouzəlyə* dans les matériaux manuscrits du GPSR, *crousille* dans le DSR et la BDLP; *inkòblyə* dans les matériaux manuscrits du GPSR, *encoubler (s')* dans le DSR et la BDLP.
- 3 Cf. *bəlyə* dans le GPSR II p. 477b.
- 4 Matériaux inédits de l'ALAVAL.
- 5 www.gpsr.ch/default.asp/2-0-101-6-6-1/.
- 6 Cf. *pré* dans les *Tabl.* col. 57.
- 7 Cf. *chèvre* dans le GPSR III p. 541a.
- 8 Matériaux inédits de l'ALAVAL.
- 9 Les formes du subjonctif plus-que-parfait sont restées vivantes dans les patois valaisans. Matériaux inédits de l'ALAVAL.
- 10 Pour plus de détails, se référer à la *Graphie commune des patois valaisans*.
- 11 Cf. *cul* dans GPSR IV p. 652b; *chaud* dans le GPSR III p. 443b; *croire* dans le GPSR IV p. 581a; *heure* dans les matériaux manuscrits du GPSR.
- 12 Cf. *blé* dans le GPSR II p. 418b.
- 13 Cf. *Tabl.* col. 261-264.
- 14 Laurence Revey, *Dè l'âtri lâ*, I. 1-2, cf. p. 28.
- 15 Paul Mac Bonvin, *Eno u mayiin*, I. 9 cf. p. 26.
- 16 *Ibid.*, I. 1-8, cf. p. 26.
- 17 Cf. *aura* dans le FEW XXV-2, p. 935b (*œura* p. 937b).
- 18 Cf. *bise* dans le DSR et dans le GPSR II p. 405; **bîsa* dans le FEW I p. 377.
- 19 Cf. *cordonnier* dans le GPSR IV p. 321a.
- 20 Cf. *èkòfqi* dans le GPSR VI p. 211a.
- 21 Paul Mac Bonvin, 2009. «Eno u mayiin» in: Paul Mac Bonvin, *Le patois*, PMB 10009, PMB Records.
- 22 Cf. *bakqn* dans le GPSR II p. 207b.
- 23 Cf. *fəya* dans le GPSR VII p. 212b.
- 24 Cf. *côte* 10° dans le GPSR IV p. 354b.
- 25 Laurence Revey, Joël Nendaz, 1999. «Dè l'atri lâ (Pastourelle)» in: Laurence Revey, *Le Creux des Fées, Le Cliot di Tserafouin*, Muve Recordings, Métisse SARL, Paris, France.
- 26 Cf. *flyä* dans le GPSR VII p. 571a.
- 27 Cf. *caseus* dans le FEW II/1 p. 456b.
- 28 *La traduction proposée est une adaptation de la traduction de Paul Aebischer 1934.*

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales: une institution au cœur d'un vaste réseau

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) est une association faîtière qui regroupe environ 60 sociétés savantes. De la littérature à la théologie, en passant par les sciences de la communication ou les sciences politiques, les sociétés membres représentent un large éventail de disciplines. En tout, ce ne sont pas moins de 30 000 personnes qui, en tant que membres d'une société savante, sont rattachées à l'ASSH. De quoi alimenter le plus vaste réseau en sciences humaines et sociales de Suisse.

Promotion de la recherche, collaboration internationale et encouragement de la relève: tels étaient les objectifs de l'ASSH, lors de sa fondation en 1946. Ils ont gardé toute leur importance, mais avec le temps, le spectre des activités s'est élargi. L'ASSH est une institution d'encouragement à la recherche reconnue par la Confédération; son engagement en faveur des sciences humaines et sociales se définit selon trois grands axes:

Coordonner

L'ASSH fonctionne comme plate-forme pour la mise sur pied de projets communs et la diffusion de travaux à l'intérieur de la communauté des chercheurs. A une époque où les disciplines ont souvent tendance à s'atomiser, ce rôle «rassembleur» est essentiel à la cohésion des disciplines qu'elle représente.

Encourager

L'ASSH consacre une grande partie de son budget à l'encouragement des activités qui font vivre les sciences humaines et sociales en Suisse et se pourfend d'une politique de soutien axée sur la relève et la présence des femmes dans le milieu académique.

Communiquer

L'ASSH organise régulièrement des rencontres publiques et des tables rondes sur des thèmes d'actualité. Elle met ainsi en évidence la contribution de ses disciplines à l'analyse de phénomènes emblématiques de notre société et permet le dialogue avec les milieux politiques et économiques.

Adresse de contact

Académie suisse
des sciences humaines et sociales
Hirschengraben 11
Case postale 8160
3001 Berne
Tél. ++41 31 313 14 40
Fax ++41 31 313 14 50
E-Mail: sagw@sagw.ch
www.assh.ch

**Dans la série des cahiers «Langues et cultures»
Aus der Reihe der Hefte «Sprachen und Kulturen»**

Numéro paru / Bisher erschienen:

Schaller, Pascale; Schiesser, Alexandra (2009), *Freiburgerdeutsch*, Heft I.

Bestellschein/Talon de commande

Bitte senden Sie mir
Je souhaite recevoir

- Ex. des Heftes «Sprachen und Kulturen»,
Heft(e) Nr.
- ex. du (des) cahier(s) «Langues et cultures»,
cahier(s) No(s):

- Ex. des Jahresberichts der SAGW
.... ex. du rapport d'activités de l'ASSH

Allgemeine Informationen zur SAGW
Des informations générales sur l'ASSH

Das Bulletin der SAGW (erscheint vierteljährlich)
Le bulletin trimestriel de l'ASSH

Und vergessen Sie nicht, die Website der SAGW für aktuelle Informationen zu den Geistes- und Sozialwissenschaften regelmässig zu konsultieren: www.sagw.ch!

Et n'oubliez pas de jeter régulièrement un œil au site web de l'ASSH www.assh.ch pour tout savoir de l'actualité en sciences humaines et sociales!

Académie suisse
des sciences humaines et sociales
Hirschengraben 11
Case postale 8160
3001 Berne



Académies suisse
des sciences humaines et sociales
Hirschengraben 11, Case postale 8160, 3001 Berne
Tél. 031 313 14 40, Fax 031 313 14 50
e-mail: sagw@sagw.ch